Philonsorbonne

13 | 2019
Année 2018-2019

Méthode ou système chez Spinoza ?

Vincent LEGEAY

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/philonsorbonne/1125
DOI : 10.4000/philonsorbonne.1125
ISSN : 2270-7336

Éditeur
Publications de la Sorbonne

Édition imprimée
Date de publication : 30 janvier 2019
Pagination : 57-74
ISSN : 1255-183X

Référence électronique
Vincent LEGEAY, « Méthode ou système chez Spinoza ? », *Philonsorbonne* [En ligne], 13 | 2019, mis en ligne le 06 février 2019, consulté le 11 juin 2021. URL : http://journals.openedition.org/philonsorbonne/1125 ; DOI : https://doi.org/10.4000/philonsorbonne.1125

© Tous droits réservés

Méthode ou système chez Spinoza ?

Vincent LEGEAY

Introduction

Au début de la seconde partie de l'*Éthique*, dans le scolie de la proposition 13, l'utilisation par Spinoza du vocabulaire de la différence et de la supériorité des individus va de pair avec la mobilisation d'une notion inédite : l'aptitude [*aptus*], outil conceptuel dont la tâche est d'établir des distinctions entre les corps et les âmes des individus. La notion est proposée par Spinoza afin de procéder d'une manière comparative, presque classificatoire :

> Je dis pourtant en général que, plus un Corps est apte comparativement aux autres à agir et à pâtir de plusieurs façons à la fois [*Hoc tamen in genere dico, quo corpus aliquod reliquis aptius est ad plura simul agendum vel patiendum*], plus l'âme de ce Corps est apte [*aptior*] comparativement aux autres à percevoir plusieurs choses à la fois [*ad plura simul percipiendum*] ; et, plus les actions d'un corps dépendent de lui seul, et moins il y a d'autres corps qui concourent avec lui dans l'action, plus l'âme de ce corps est apte [*aptior*] à connaître distinctement [*ad distinctè intelligendum*][1].

La première caractéristique évidente de ce texte est l'expression d'un lien quasi-immédiat entre l'utilisation de la notion d'aptitude et la comparaison qu'elle permet d'établir avec les autres corps. Cette utilisation est cohérente avec l'exigence formulée initialement par Spinoza au début

1. *Éthique*, II, proposition 13, scolie. Dans ce cas précis, nous reprenons la traduction d'Appuhn (Paris, Garnier, 1953). Pour le reste de l'article, nous préciserons la traduction au cas par cas.

du même scolie, à savoir établir une description directement comparative à défaut de pouvoir définir les natures individuelles les unes après les autres. Le programme de différenciation des corps est établi faute de pouvoir engager des considérations essentialistes :

> Et pourtant, nous ne pouvons nier que les idées diffèrent entre elles comme les objets eux-mêmes, et que l'une l'emporte sur l'autre [*ideas inter se, ut ipsa objecta, differre, unamque alia praestantiorem esse*], et contient plus de réalité, pour autant que l'objet de l'une emporte sur l'objet de l'autre et contient plus de réalité ; et c'est pourquoi, pour déterminer en quoi l'Esprit humain diffère des autres et en quoi il l'emporte [*praestantius est*] sur les autres, il nous est nécessaire de connaître la nature de son objet, comme nous l'avons dit, c'est-à-dire du Corps humain. Mais cette nature, je ne peux l'expliquer ici, et cela n'est pas nécessaire pour ce que je veux démontrer.

L'écriture semble assumer le caractère rapide de la présentation : il s'agit de pointer d'une façon efficace ce qui trace les grandes lignes de partage inter-individuelles, sans les faire reposer sur une division genre/espèce aristotélicienne. La comparaison des aptitudes se substitue à une démarche classique depuis l'Antiquité. Pourtant, le texte original n'appuie pas autant que le français sur ce caractère. En effet, le latin ne précise pas d'une façon aussi explicite que la traduction française l'élément de comparaison, puisqu'il mentionne sobrement « *reliquis aptius* ». En toute rigueur, Spinoza explicite seulement le caractère « plus apte que les autres » ou « plus apte que le *reste* » des autres individus. Ce « reste » est l'ensemble des corps des autres individus animés [*animata*] sur lequel se détache la supériorité d'un corps. Le « *reliquis* » prend d'emblée la valeur oppositive générale d'un individu face à tous les autres. Or pour que l'aptitude puisse le démarquer suffisamment vis-à-vis des autres, l'individu est ici envisagé non seulement dans son anatomie générale, mais dans le type d'affections permises par cette anatomie. La considération des variations affectives expérimentées par un individu prend ici deux sens fondamentaux :

A) Spinoza décrit un régime affectif *complet* au sens où il est hors de question de laisser, pour un individu donné, certaines affections de côté. Considérer l'ensemble des affections actives et passives est important pour avoir une idée générale du type de différence et de supériorité que possède un individu, par rapport aux autres, ou plutôt par rapport au reste des autres. De là à une possible traduction « par rapport à *tous* les autres », il y aurait un pas qu'il ne serait pas complètement illégitime de franchir.

B) Spinoza décrit un régime affectif *total* au sens où l'ensemble des variations imposées à des parties anatomiques de l'individu doit pouvoir être expliqué autant sur le plan mental que sur le plan corporel.

En proposant cette démarche comparative complète, Spinoza désamorce à l'avance toute tentative d'imaginer les corps et les esprits individuels selon la démarche comparative typique, généralisante dans le mauvais

sens du terme[2]. L'aptitude donne une conception positive des différences individuelles, et ne formule pas des propriétés générales qui seraient à comprendre comme l'élaboration de types ou de genres, permettant qu'on évalue la conformité des individus à ceux-ci. En ce sens, la description mobilisée prend en quelque sorte les devants face à toute tentative de comprendre les différences interindividuelles comme une série d'imperfections ou d'approximations[3]. Au contraire, en fonction de ce critère de comparaison qu'est l'aptitude à être affecté de plus de manières à la fois, chaque individu diffère de l'ensemble des autres individus qui pourraient être rapprochés de lui.

Notre objectif est alors simple : peut-on considérer que Spinoza forge ici un système de comparaison *a priori*, ou établit-il une méthode *a posteriori* permettant, au milieu de l'ensemble des facteurs de compositions anatomiques pris en compte, de dégager une analyse nouvelle, empirique et générale, pour comparer les corps individuels naturels ? L'aptitude à être affecté de plus de manières à la fois se réduit-elle à une variable supplémentaire dans l'étude anatomique ? Ou au contraire cette aptitude est-elle une classification non anatomique ? Autrement dit, l'auteur du XVII^e^ siècle, en proposant, dans le même mouvement de description, de refuser d'une part à la tentative métaphysique de commencer par définir des natures afin de pouvoir identifier leurs différences et leurs supériorités, et d'établir

2. Pour ce qui est de la connaissance « typique » des individus, au sens d'une connaissance générale dans le mauvais sens du terme, voir le scolie de la proposition 40 de la seconde partie. Dans ce même scolie, ces notions générales mal constituées ne le sont pas *parce qu*'elles sont générales, mais parce que leur construction renferme des images très différentes et incompatibles : « Mais on doit noter que ces notions ne sont pas formées par tous de la même manière ; elles varient en chacun corrélativement avec la chose par laquelle le Corps a été plus souvent affecté et que l'Âme imagine ou se rappelle le plus aisément. Ceux qui, par exemple, ont plus souvent considéré avec étonnement la stature des hommes, entendront sous le nom d'homme un animal de stature droite ; pour ceux qui ont accoutumé de considérer autre chose, ils formeront des hommes une autre image commune, savoir : l'homme est un animal doué du rire ; un animal à deux pieds sans plumes ; un animal raisonnable ; et ainsi pour les autres objets, chacun formera, suivant la disposition de son corps, des images générales des choses. Il n'est donc pas étonnant qu'entre les Philosophes qui ont voulu expliquer les choses naturelles par les seules images des choses, tant de controverses se soient élevées ». La connaissance générale adéquate, par opposition, est correctement constituée en fonction d'une connaissance réelle des individus, grâce par exemple à la petite physique. En toute hypothèse, la connaissance générale non typique, qui est présentée dans le scolie de la proposition 13, prenant en relais des considérations simples de *nature*, est une description qui ne participe pas *directement* de la connaissance adéquate, puisqu'il ne s'agit pas encore (avant E2p39sc) d'une connaissance des Corps répondant aux critères soit de la connaissance du second genre soit de la connaissance du troisième. Mais il ne s'agit pas non plus d'une connaissance inadéquate. Spinoza propose de la suivre lui-même à plusieurs reprises. Le propos semble donc assumer son caractère ambivalent.

3. Voir encore, par opposition à une conception généralisante dans le mauvais sens du terme, la description d'une « nature humaine » positive, sous forme de modélisation vers laquelle tendre, dans la préface de la quatrième partie : « Désirant en effet former une idée de l'homme qui soit, comme un modèle de la nature humaine [*tanquam naurae humanae exemplar*] placé devant nos yeux, il nous sera utile de conserver ces vocables dans le sens que j'ai dit ».

d'autre part un système de différentiation à partir d'un critère fixe dont la variabilité est indéfinie voire infinie, accomplit-il une démarche conceptuelle originale ? Et si c'est le cas, faut-il y voir une préfiguration des classifications naturelles du XVIII[e] en la rapprochant rétrospectivement soit de la méthode *a posteriori* soit du système *a priori* ?

L'enjeu que nous attachons à ce problème concerne l'histoire de la philosophie : peut-on considérer qu'il y aurait entre Spinoza et des classificateurs postérieurs non seulement des éléments de reprise de vocabulaire, mais également de continuité de la conceptualité ?

Nous étudierons d'abord la façon dont nous pourrions, dans le texte de l'*Éthique*, dégager un ensemble lexical engageant des éléments classificatoires méthodiques *et* systématiques, puis nous verrons en quoi ces éléments structurent une relecture des différentes façons d'organiser la connaissance des individus dans le siècle suivant, ce qui nous permettra de retenir un critère historique (celui de l'aptitude comme *propriété commune propre*) maintenu d'un siècle à l'autre, empêchant la clôture du système de classification comme fixation définitive des essences singulières.

I) Dans l'*Éthique*

L'aptitude, dans l'ouvrage de Spinoza, est explicitement rapprochée des propriétés communes. Pour un individu, l'aptitude à être affecté de plus de manières à la fois permet qu'il constitue comme un répertoire de propriétés et de notions partagées par les autres corps et les autres esprits des individus dans la Nature. La façon dont il accumule et organise ces notions, cependant, lui est propre. Par là, dit Spinoza, il rend ses idées « distinctes » et se « différencie » des autres individus (voir E2p13sc.) Cette différenciation comparée permet de regrouper les individus, précisément.

Martial Gueroult, dans une note de son célèbre ouvrage sur Spinoza, avait repéré l'angle interprétatif que nous allons emprunter, sans véritablement lui donner de dimension historique. En effet, lors d'une explication concernant le passage de la proposition 38 et 39 de la seconde partie de l'*Éthique*, il clarifiait le lien de corrélation réciproque qui existe entre la constitution d'une espèce supérieure, composée d'individus très aptes à être affecté, et le nombre de ses propriétés communes universelles, déclarant ainsi :

> Les propriétés communes et propres aux corps composés, résultant de la composition entre eux des corps les plus simples, sont des propriétés **complexes** qui n'appartiennent pas aux corps les plus simples et, de ce fait, sont *propres* aux diverses **espèces** de corps composés[4].

4. M. Gueroult, *Spinoza, II – L'âme*, Paris, Aubier-Montaigne, 1974, p. 339. Nous surlignons : le gras est de nous.

et ajoutant alors en note :

> Le mot espèce doit être entendu ici selon « la vraie logique », c'est-à-dire comme un groupe d'individus jouissant d'une même propriété commune en vertu de la similitude de la loi interne réglant immuablement entre leurs parties la proportion du mouvement et du repos, et non selon l'ancienne logique, comme le genre déterminé par une différence spécifique, ces notions générales étant étrangères à la Raison, et appartenant à la troisième Catégorie des êtres de raison, celle des *entia imaginationis*.

Dans l'*Éthique,* passée la proposition 40 de la seconde partie, il est clair que les êtres de raison s'opposent précisément aux notions communes. Les capacités imaginatives des individus ne permettent pas de constituer des regroupements comparatifs adéquats. Au contraire, l'aptitude à connaître à travers des notions communes autorise la constitution de groupes distincts, qui peuvent être appelés des espèces, dans un sens qui n'est pas aristotélicien. Un genre ou une espèce ne sont pas définis par la différence spécifique, essentielle, qui sépare un groupe d'un autre, mais par des propriétés *propres*. Gueroult mobilise cette référence pour montrer que Spinoza entame, avec la constitution des notions communes *propres*, une version de l'espèce radicalement nouvelle. La capacité, limitée, s'oppose à l'aptitude, *a priori* concernée par une variation infinie. L'*incapacité* à distinguer les individus autrement que par des images confuses est liée, comme en miroir, à l'*aptitude* comme connaissance adéquate des caractères communs à un groupe en fonction des propriétés qui sont coextensives à cet ensemble d'individus. Dans le corollaire de la proposition 39 de la seconde partie, le lien entre ces propriétés communes et l'*aptus* sera définitivement établi :

> Il suit de là que l'Âme est d'autant plus apte à percevoir adéquatement plusieurs choses [*aptior ad plura adaequatè percipiendum*], que, son Corps a plus de choses en commun avec les autres corps [*plura cum aliis corporibus communia*][5].

Gueroult analyse ce passage en le thématisant à travers l'opposition entre groupement selon les propriétés communes propres d'une part et les notions générales ou généralissimes d'autre part. La « vraie logique » fait face à l'« ancienne logique ». Spinoza, par son utilisation des propriétés communes propres, rompt avec une ancienne catégorisation aristotélicienne. Cependant, la parenté conceptuelle de son usage de l'aptitude avec l'usage antique du *propre*[6] [*proprium*] n'engage pas Spinoza à conserver le réquisit

5. *Éthique*, II, proposition 39, *cor*. Nous traduisons.

6. Voir sur ce point la définition de l'aptitude comme *propre* dans l'*Isagogè* de Porphyre. Spinoza possédait l'ouvrage, puisque ce dernier servait d'introduction aux œuvres complètes d'Aristote, dont l'édition de 1548, dite *Basileae*, était sur les rayons de la bibliothèque du néerlandais. Nous pensons que l'auteur du XVII[e] reprend globalement l'usage néo-

de la réciprocation contenue dans le propre (pour tout individu, s'il est humain, il est apte à rire, et réciproquement, pour tout individu, s'il est apte à rire, il est humain) d'une façon parfaitement identique à ce qu'elle était dans l'antiquité. La réciprocation ne fonctionnera chez lui que pour ce qui appartient à une nature d'une part (à savoir toute propriété qui, étant supprimée, supprime la chose) et ne concerne absolument pas des propriétés de type « apte à rire » [*risibile*] d'autre part. La conversion permet d'assurer qu'il existe un moyen de reconnaître et de délimiter un groupe d'individus sans en passer par les propriétés essentielles d'une chose.

Si dans l'*Éthique* l'aptitude produit effectivement comme une « circonscription » de propriétés coextensives, car réciprocables, à un certain nombre d'individus, ces propriétés n'étant elles-mêmes constituées que par une accumulation de perceptions actives et passives, elle possède un rôle équivalent au *propre* par opposition à la définition genre/espèce dans la logique anti-aristotélicienne[7]. Elle permettrait de cerner adéquatement ce qui correspondrait à un groupe d'individus (aussi petit soit-il, même réduit à un seul élément), tout en contournant l'accès direct à des propriétés de généralisation potentiellement inadéquates. C'est du moins une hypothèse solide pour la lecture de la notion.

Dans l'*Éthique*, l'aptitude mesure l'ensemble des variations affectives que le corps et l'esprit d'un même individu expérimentent. Spinoza précise cette caractérisation : l'aptitude mesure l'ensemble des variations dont le corps et l'esprit d'un même individu sont capables « *simul* », c'est-à-dire en même temps, à la fois, ou encore simultanément – selon le type de traduction et d'interprétation données à l'adverbe. Un des problèmes majeurs

platonicien de l'aptitude, contre les compréhensions du genre et de l'espèce aristotélicienne. Ce rapprochement nous paraît fécond pour comprendre la transition vers les systèmes de classification du siècle suivant.

7. Il nous semble que cette considération confirmerait, tout en la modifiant, la compréhension de M. Gueroult, *op. cit*., p. 327 et *sqq*. On y trouve ainsi définies les notions communes propres : « Les notions communes propres étant seulement des idées de propriétés communes à notre Corps et à certains corps extérieurs qui l'affectent, sont, de ce chef, les idées de ce qui est, en commun, « *propre* » à notre Corps et à un ensemble de certains corps, à *l'exclusion* des autres; elles sont par conséquent des notions communes « propres » à certaines âmes, à *l'exclusion* des autres », p. 335, nous surlignons. Gueroult lie alors niveau de complexité et augmentation de notions communes propres. Ce qui constitue à la fois une espèce, ou un groupe humain, est nécessairement la propriété commune propre, puisqu'elle appartient aux individus très composés par opposition aux individus d'un niveau de composition inférieure. Elle joue le rôle détourné et très physique de la différence spécifique aristotélicienne et scolastique. Gueroult pointe donc, sans véritablement la marquer, la façon dont Spinoza récupère biologiquement (et non seulement à travers une mécanique physique, puisque la proportion dont il s'agit ici vaut autant pour l'Âme que pour le Corps) cette problématique. Voir encore p. 347 à 350 : « De la Proposition 39 résulte un corollaire vers lequel *tout converge* [...]. Aussi le corollaire de la Proposition 39 vise-t-il avant tout ce qui constitue la *supériorité de l'Âme humaine sur une autre Âme humaine*. Cette supériorité-là est celle qui intéresse véritablement l'*Éthique*, celle dont les conditions de possibilité permettent de déterminer ce qui est utile à l'homme et dont la réalisation est commandée par les *dictamina rationis* du Livre IV ». Nous soulignons.

de la compréhension de l'aptitude résulte de cette traduction. Soit nous comprenons l'adverbe comme une mesure synchrone de toutes les affections supportables par un individu à un temps *T*, soit nous le comprenons comme une mesure de toutes les variations dont un individu est capable de toute éternité. Le problème peut se formuler autrement : Gueroult donne une interprétation correcte de l'aptitude, mais ne situe pas ses affirmations dans le problème général qui est celui de la proposition 13 de la seconde partie, à savoir dans une tentative méthodique de trouver une description comparant logiquement et temporellement des individus entre eux selon une supériorité. Comment ces deux dimensions peuvent-elles coexister ?

Cette méthode comparative doit nécessairement prendre un critère fixe pour pouvoir comparer les individus les uns avec les autres – comme dans toute cladistique, même rudimentaire. Cette unité de mesure semble être fournie par l'*aptus* en tant que ce *caractère* mesure simultanément un ensemble de variations supportables par un individu soit à un même temps *T* quelconque, soit sur la durée globale d'une vie individuelle, soit en dehors de la durée, à savoir *a priori* et de toute éternité. Dans tous les cas, la mention du *simul* semble valoir, dans l'ensemble des occurrences qui traversent l'*Éthique*, comme un critère général rendant possible la comparaison des divers groupes d'individus. Le propos est directement totalisant, sans l'encombre d'élucidations notionnelles héritées. Spinoza tente de rapporter un ensemble de propriétés affectives pour un même groupe d'individus, d'une façon simultanée (au triple sens que nous venons de rapporter), que celles-ci fassent ou non partie de son essence, de sa forme ou de sa nature.

Sur ce point précis donc, la compréhension spinoziste de l'aptitude peut être rapprochée de la façon dont Tournefort et Linné[8] comprendront la classification systématique, par opposition à Jussieu et Adanson. Plutôt que d'en étudier la teneur pour chacun de ces naturalistes, nous souhaitons montrer que cet aspect complète la compréhension généralement acceptée que donne Foucault de ces types de classifications dans *Les mots et les Choses*[9]. Au moment d'analyser la configuration structurelle des êtres en fonction des dispositions et de l'ensemble des caractères formant une capacité, Foucault ne relie pas ces critères à un héritage aristotélicien ni à une compréhension fonctionnaliste des types de dispositions, en lien avec les types d'âmes. Il mentionne pourtant la théorie des homonymes pour une même fonction. Dans cet espace historique laissé vacant, pouvons-nous proposer un héritage plus récent, lié aux prémisses de physique spinozistes ?

Si pour Spinoza *a priori* toutes les variables corporelles comptent, néanmoins, elles n'engagent une différence inter-individuelle que selon la totalité des aptitudes appartenant à un individu ou à un groupe d'individus, dont la dimension est temporelle et éternelle. La variabilité, elle, se dit en

8. Notons que Linné n'est séparé de la publication de l'*Éthique* que par l'écart d'une génération.

9. *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, chapitre V, section IV.

tout cas selon des éléments de comparaison (figure, proportion, nombre) semblables à ceux que retiendra Linné. Passons donc à certains points communs entre ces conceptions.

II) Les naturalistes du XVIII[e] siècle

Notre intention n'est pas de dire que Spinoza préfigure les diverses classifications du XVIII[e] siècle. Très simplement, il nous semble non seulement qu'il configure un cadre théorique qui permet d'unifier deux dimensions fortes des futures cladistiques : comparatisme des propriétés coextensives à certains groupes et étude des variables de ces propriétés. Surtout, il est évident que ce cadre conceptuel, laissé explicitement ouvert pour ce qui concerne l'intégration de connaissances scientifiques futures, est considérablement validé par le comparatisme tel qu'il sera généralement élaboré au XVIII[e] siècle.

Classiquement, si nous reprenons en substance la compréhension foucaldienne, dont le propos général sur ces comparatismes divers possède le mérite de fournir des lignes de partage claires à l'interprétation, nous pouvons dire qu'il existe deux procédures générales de classification au XVIIIe siècle. S'opposent le *système*, avec Tournefort et Linné, et la *méthode*, avec les Jussieu et Adanson. Sans forcer le trait entre ces deux repères, il nous semble primordial de voir de quel côté de ces configurations comparatistes l'*aptus* spinoziste fait tendre l'interprétation.

Revenons rapidement sur ces deux procédures.

1. Le système rend compte *a priori* des identités et des différences en se focalisant sur un caractère bien précis. Pour pouvoir adéquatement constituer des groupes d'individus naturels, il est tout-à-fait nécessaire de choisir un caractère qui semble pertinent pour le naturaliste et d'établir un système de comparaisons à partir de celui-ci. La gradation des différences selon les types de variables pourra donc être dit d'un certain côté simultané à chaque individu, en rapport avec le reste des autres individus, mais en même temps fonctionner comme une synchronie comparative. Le système insiste sur le fait que le caractère dépend de la position et du bon vouloir du naturaliste, mais, une fois ce caractère décidé, le reste des comparaisons se fait d'une manière idéalement simultanée, car l'ensemble des individus pourront se classifier selon ce critère de pertinence. La variation n'est pas temporelle, elle peut être dégagée de tout temps par degrés de variables affectant un même caractère. Dans sa *Philosophie botanique*, Linné assure que l'observation fonctionne *partes extra partes*, en sériant les questions qui concernent toujours les mêmes variables sur les caractères[10]. La description procède, de plus, des parties les plus évidentes aux sous-parties qui le sont

10. Voir le premier item sur la *composition* et les *éléments* dans l'introduction de la *Philosophie botanique*, traduction Quesné, Paris, Cailleau, 1788.

moins. Ainsi, c'est selon une composition de composition que fonctionne le système. La détermination des variables du caractère donne le critère de distribution des différences, qui ne sont dans un premier temps pas des différences de supériorité. Rendre raison des différences c'est donc dégager des structures de composition. Il est nécessaire de penser que l'ensemble de la composition des compositions possède un nombre plus grand de cases que d'individus (chez Spinoza c'est également la composition de composition qui permet d'être certain que l'analyse prend en compte l'ensemble des autres individus). L'analyse des parties de parties offre le nombre et l'espace des possibles réalisés, faisant ressortir une différence des variations de la composition de composition. Le référent standard reste l'individu humain, très composé, et dont chaque partie accepte beaucoup de variations. La tentative de compréhension systémique est structurelle, au sens où, comme le précise Tournefort au début de ses *Éléments de botanique*, les noms doivent pouvoir permettre d'identifier immédiatement les individus dans l'espace logique des parties de parties et des compositions permises par la combinaison des variables[11]. Ainsi, on peut dire qu'une toile de fond logique, et entièrement simultanée, permet de saisir chaque individu sur une grande carte des différences. Cependant, ces différences ne sont pas toutes réalisées, précisément. La détermination des différences n'est pas la détermination de l'existence de ces différences. C'est leur inclusion dans l'espace logique de la Nature qui importe.

2. Par opposition, la méthode considère l'individu dans la totalité de ses caractères, et regarde à partir d'un premier échantillon la façon dont on peut le rapprocher ou le distinguer selon des différences ou des similitudes évidentes au regard. Il est inutile de fouiller dans les parties des parties. Cette fois, la toile de fond n'est pas la structure infinie des autres individus : on procède par l'établissement de différences saisies sur la totalité de l'individu de référence. Les identités ne sont pas mentionnées. Il s'agit donc d'une tactique de groupage, ou de mise en « famille ». La comparaison ne peut pas être établie de façon partielle, sur des éléments pris à part, mais doit être fondée dans l'étude expérimentale des individus complets, comme le précise Adanson dans la première séance de son *Cours d'histoire naturelle*[12]. Cette fois, le caractère chronologique et empirique de l'opération est assumé : en effet, il est nécessaire d'atteindre un effet cumulatif d'itérations du processus de comparaison, avec potentiellement des retours sur des individus déjà étudié. Car il sera possible de revenir et de considérer des nouveaux éléments discriminants. Comme le note Foucault :

11. *Éléments de Botanique, ou Méthode pour connaître les plantes*, Paris, Imprimerie Royale, 1694. Il est intéressant de voir Tournefort séparer d'emblée l'étude de la composition des plantes de celle de leurs *vertus* et de leurs *usages*. Voir sur ce point l'introduction « L'idée générale de la botanique » : Tournefort y décrit clairement, page 14, la façon dont la singularité d'une espèce se constitue sur des caractères simultanément évidents et trouvés à partir des *convenances* et des propriétés *communes* d'un même genre.

12. *Cours d'histoire naturelle de 1772*, Paris, Fortin Masson et *Cie*, 1845. Voir le passage en italiques : « *Elle* [la nature] *méconnaît toute comparaison partielle* ».

> un trait qu'on croyait essentiel à un groupe de plantes ou d'animaux peut très bien n'être qu'une particularité de quelques-uns si on en découvre qui, sans le posséder, appartiennent d'une manière différente à la même famille ; la méthode doit toujours être prête à se rectifier elle-même. Comme le dit Adanson, le système est comme « la règle de fausse position dans le calcul » : il résulte d'une décision, mais il doit être absolument cohérent ; la méthode au contraire est « un arrangement quelconque d'objets ou de faits rapprochés par des convenances ou des ressemblances quelconques, que l'on exprime par une notion générale et applicable à tous ces objets, sans cependant regarder cette notion fondamentale ou ce principe comme absolu ni invariable, ni si général qu'il ne puisse souffrir d'exception ».

Foucault cite ici l'ouvrage *Familles des plantes* d'Adanson. Le plus gros du travail consiste à faire un nombre très élevé de repérages sur le premier individu de référence, c'est-à-dire la localisation de tous les caractères pertinents, afin que la discrimination des différences sur les prochains individus soit plus rapide. Comme le dit Foucault, nommer des individus naturels dans la méthode consiste essentiellement à faire en droit une analyse de toutes les différences possibles, mais en fait à revenir sur ces différences en fonction des nouveaux individus considérés.

On sait la critique que fera Buffon de ces classifications dans le premier discours de son *Histoire Naturelle*, « De la manière de traiter et d'étudier l'histoire naturelle ». Les classes et les genres formés par ces investigations ne sont que des commodités de naturalistes, et non des individus réels de la Nature[13]. Ces genres sont pour Buffon des catégories imaginatives, formés non selon les notions communes mais selon des images partielles, un peu à la façon des auxiliaires de l'imagination chez Spinoza[14]. Il ne faut pas confondre la méthode et le système, il est vrai, mais les deux types de classification fonctionnent selon l'élaboration imaginative de catégories qui ne sont pas *dans* la nature, contrairement aux vraies relations communes.

---

13. *Histoire naturelle, générale et particulière*, *Tome* I : « Premier Discours. De la manière de traiter et d'étudier l'Histoire Naturelle », Paris, Imprimerie Royale, 1749.

14. Voir dans ce Premier Discours, à titre d'exemple, le passage suivant : « Mais revenons à l'homme qui veut s'appliquer sérieusement à l'étude de la Nature [...] il commence à généraliser ses idées, et à se former une méthode d'arrangement et des systèmes d'explication [...] il est bon que nous donnions quelques notions préliminaires sur les méthodes qu'on a imaginées pour faciliter l'intelligence de l'Histoire Naturelle : ces méthodes sont très utiles, lorsqu'on ne les emploie qu'avec les restrictions convenables ; elles abrègent le travail, elles aident la mémoire, et elles offrent à l'esprit une suite d'idées, à la vérité composée d'objet différents entre eux, mais qui ne laissent pas d'avoir des rapports communs, et ces rapports forment des impressions plus fortes que ne pourraient faire des objets détachés qui n'auraient aucune relation. Voici là la principale utilité de ces méthodes, mais l'inconvénient est de vouloir trop allonger la chaîne, de vouloir soumettre à des lois arbitraires les lois de la Nature, de vouloir mesurer ses forces par notre faible imagination [...] Nous sommes naturellement portés à imaginer en tout une espèce d'ordre ; et quand on n'examine que légèrement les ouvrages de la Nature, il paraît à cette première vue qu'elle a toujours travaillé sur un même plan [...] ».

Pourtant, Buffon appelle les genres, les classes et les ordres des concepts. Il est certain qu'une conceptualité précise naît de la tentative d'établissement des espèces les unes par rapport aux autres, sur un fond logique, commun et réel qui est celui des autres espèces. Les procédures de classification des variables ne sont pas établies dans la singularité de leur apparition, dans la surprise et l'étonnement décrits au début du premier discours, indépendamment des autres individus et dans des conditions spatio-temporelles données. Comme Foucault déclare en résumant ces diverses tentatives : « Connaître ce qui appartient en propre à un individu, c'est avoir par devers soi le classement ou la possibilité de classer l'ensemble des autres ». Nous retrouvons donc la charge si fondamentale de ce *reliquis*. Que ce soit pour les partisans de la méthode ou du système, l'individu s'envisage sur un arrière-plan structuré par un marquage de toutes les compositions possibles et communes, et par la prise en considération d'une distinction de l'organisme vis-à-vis de celles-ci. Si les classes et les genres sont la plupart du temps des catégories partielles, donc partiales, la tentative de comparaison totale avec l'ensemble des autres individus comporte une part d'adéquation. Terminons donc en essayant de repérer comment le critère si spinoziste de l'aptitude à la fois préfigure ces tentatives d'organisation et rend compte de leurs limites.

III) « *Reliquis aptius* »

L'analyse de la multiplication des variables affectant la structure organique complète de l'individu tendrait à assimiler prospectivement la description spinoziste des aptitudes soit à une méthode non-linnéenne soit à un système linnéen en fonction d'un caractère étrange : l'affectivité. Il est certain que nous sommes tentés, pour les raisons de considération de l'organisme complet qu'offre la méthode, de placer Spinoza du côté de celle-ci. Sa tentative de comparaison s'établit en effet *à partir* de la considération d'un individu référentiel, qui n'est pas seulement un exemplaire, mais un exemple. Par opposition à une conception généralisante dans le mauvais sens du terme, Spinoza propose la description d'une « nature humaine » sous forme de modélisation de ses aptitudes maximales, dans la préface de la quatrième partie : « Désirant en effet former une idée de l'homme qui soit, comme un modèle de la nature humaine [*tanquam naurae humanae exemplar*] placé devant nos yeux, il nous sera utile de conserver ces vocables dans le sens que j'ai dit ».

Pour autant, s'il emploie souvent le terme de *référence*[15], il n'existe pas chez lui de pensée d'un individu référentiel au sens d'une supériorité de

15. Dans l'*Éthique*, le terme de « *référence* » est utilisé surtout sous une forme verbale [*refero*] pour indiquer la manière dont une chose est incluse en une autre ou le type de rapport que deux choses entretiennent.

nature. Pire, Spinoza d'une certaine façon refuse de commencer l'étude des individus partie par partie mais propose de comprendre l'ensemble des variables affectant les parties composées en un tout, sans que la nature de ces parties soit définie. La supériorité [*praestantia*] ne semble être pour lui qu'un résultat biologique de ces aptitudes à être affecté de façon variée. Spinoza affirme en effet :

> pour cette raison, pour déterminer en quoi l'Âme humaine diffère des autres et l'emporte sur elles [*praestet*], il nous est nécessaire de connaître la nature de son objet [*naturam ejus objecti*], tel que nous l'avons fait connaître, c'est-à-dire du Corps humain. Je ne peux toutefois expliquer ici cette nature [*Eam autem hic explicare non possum*] et cela n'est pas nécessaire pour ce que je veux démontrer[16].

Mais alors, si cette référence humaine n'est pas constituée par une étude purement anatomique des compositions corporelles, que peut-il rester de commun entre la configuration spinoziste et les différents systèmes et méthodes naturelles du XVIII[e] siècle? Il nous semble que Foucault, en partie, nous fournit la réponse dans le même chapitre de l'ouvrage, mais d'une façon qui n'a pas été entrevue. En effet, il insiste sur la nécessité, pour toutes ces classifications classiques, d'une « nappe *ininterrompue* de la nature ». C'est la continuité des ressemblances et des différences qui fait le système classique et fixiste pour Foucault, dont il résulte qu'il est impossible de penser une véritable histoire de cette trame d'arrière-fond. Or, cette continuité des ressemblances pouvait en réalité pour ces naturalistes s'apparenter à des *propriétés communes* en un sens similaire à celles de Spinoza.

Un élément, en effet, échappe au philosophe contemporain. Pour que des propriétés « appartiennent en propre » (il utilise ce vocabulaire) à un individu, il ne faut pas seulement, pour ces auteurs, qu'il existe une trame continue de la nature. Il est nécessaire qu'existent des propriétés communes qui soient véritables, ou des convenances vraies, par opposition à des ressemblances qui ne soient que celles issues d'une histoire et d'un ordre aléatoire, établissant parfois de faux rapprochements[17]. Au fond, il s'agit de

16. Nous utilisons la traduction de Pautrat, Paris, Seuil, 2014. Pour une explication générale de la formule ici proposée, outre celles déjà mentionnées, on lira l'analyse de Chantal Jaquet, dans son ouvrage *Le corps*, Paris, PUF, 2001, p. 174 et *sqq.*

17. De ce point de vue, pour la restitution de l'ensemble des comparaisons simultanées, la notion d'aptitude, dans chacune des œuvres des auteurs cités par Foucault, existe sous différentes formes, substantives ou adjectivales. Elle n'est cependant qu'une notion parmi d'autres : les *convenances*, les *ressemblances*, les *différences* et les *capacités*. À titre d'exemple, ne disposant pas d'assez de place pour repérer toutes les occurrences de tous les auteurs cités, nous renvoyons à l'*Histoire naturelle de l'homme et de la femme* de Buffon. On notera dès le début le lien explicite entre impossibilité de dire la *nature* humaine et l'évidence classificatrice de ses *capacités* à interagir d'une multitude de manières à la fois avec son environnement. Buffon lie explicitement ces enjeux à une *supériorité* humaine pouvant mener à la conscience de Dieu. Même si établir une philologie pure est impossible de Spinoza aux

deux ordres, dont l'un rétablit l'ensemble des propriétés d'appartenance en propre des individus (Spinoza les nomme *aptitudes* : propriétés coextensives mais non essentielles), et l'autre présente ces propriétés sous une forme hasardeuse qui apparie des caractères individuels qui n'auraient pas dû l'être (suivant ce que Spinoza appelle « l'ordre commun de la nature »[18]). Or les propriétés communes et les convenances ne s'opposent pas à l'ordre hasardeux des simples collectionneurs de spécimens comme un ordre fixe s'oppose à des histoires particulières, puisque ces propriétés communes elles-mêmes génèrent un ordre, comme le résume bien Buffon plus haut dans son analyse conceptuelle des systèmes et des méthodes.

Cette précision, bien sûr, n'annule en rien le constat foucaldien ; mais peut-être le complète-t-il. Les remarques d'Adanson et de Bonnet que Foucault cite dans son ouvrage font état de la temporalité inadéquate, hasardeuse, faite des anecdotes et des ressentis non scientifiques sur lesquels certaines histoires naturelles s'appuient. Par opposition, la simultanéité logique (Foucault, là encore, dans sa précision, touche juste en termes de vocabulaire) doit faire apparaître les véritables propriétés communes des choses.

Or il est possible de comprendre ces propriétés communes différemment de Foucault, selon l'angle à la fois néo-platonicien du *propre*, qui restitue ce qui appartient à un groupe d'individus mais n'apparaît pas toujours, et l'angle de l'identité de la propriété dans la partie et dans le tout, qui doit permettre la constitution précisément génétique des classes, des groupes, et des ensembles chez Spinoza. La constitution de ces propriétés communes, qui permet un véritable critère de comparaison — celui du « *reliquis* » ici interprété comme nappe ininterrompue de la nature — est une exigence (Foucault emploie aussi le terme) à la fois théorique et naturelle. C'est à cette exigence que répondait Spinoza lors de sa première mobilisation de l'*aptus* dans l'*Éthique*. Notre hypothèse est que les naturalistes pourraient tenter de répondre à une exigence similaire. Il nous semble que, au moins chez Spinoza, celle-ci est double.

La première exigence, celle d'une dénomination en propre de ce qui appartient à une nature donnée, doit en passer chez Spinoza par la constitution de *propriétés communes propres*, qui sont des convenances de plus en plus resserrées entre les individus, un peu à la façon de la méthode naturaliste. Gueroult analyse ainsi ce thème spinoziste dans son ouvrage *Spinoza, II - L'Âme* :

---

auteurs cités par Foucault, le fait que le travail de tous ces naturalistes non seulement s'*inscrit* dans les prémisses de physique de l'*Éthique*, mais en confirme le cadre conceptuel semble suffisant pour montrer le maintien et l'approfondissement d'une structure théorique au départ entièrement philosophique, glissant progressivement vers la détermination de classifications expérimentales.

18. Voir dans l'*Éthique* le corollaire de la proposition 29 de la seconde partie.

> On y trouve ainsi définies les notions communes propres : « Les notions communes propres étant seulement des idées de propriétés communes à notre Corps et à certains corps extérieurs qui l'affectent, sont, de ce chef, les idées de ce qui est, en commun, « *propre* » à notre Corps et à un ensemble de certains corps, à *l'exclusion* des autres ; elles sont par conséquent des notions communes « propres » à certaines âmes, à *l'exclusion* des autres[19].

L'auteur reprend d'une façon singulière le *reliquis* pour lui donner une version forte : « à l'exclusion des autres ». Ainsi, il n'est pas nécessaire, ni chez Spinoza, ni dans la théorie classique des classifications, de considérer que le commun est universel et continu mais qu'il peut tout à fait relever d'identités partielles, fonctionnant non sur l'identification de différences spécifiques mais sur le repérage de *propriétés* non-essentielles et coextensives[20]. Il ne s'agit pas nécessairement d'une trame parfaitement universelle de communauté. Le discernement de continuités naturelles n'est pas solidaire ontologiquement d'une position forte sur une convenance universelle, à la façon des néo-platoniciens. Qu'une propriété commune appartienne *en propre* à un groupe d'individus rend possible la constitution d'ensembles naturels universels singuliers.

Or, précisément, cette appartenance en propre signale la seconde exigence. Dans la définition 2 de la deuxième partie de l'éthique, Spinoza définit ainsi le fait d'appartenir à l'essence d'une chose :

> Je dis que cela appartient à l'essence d'une chose [*ad essentiam alicujus rei id pertinere dico*] qu'il suffit qui soit donné, pour que la chose soit posée nécessairement, et qu'il suffit qui soit ôté, pour que la chose soit ôtée nécessairement ; ou encore ce sans quoi la chose ne peut ni être ni être conçue, et qui vice versa ne peut sans la chose être ni être conçu.

Comme l'a montré Martial Gueroult, il existe plusieurs types de propriétés et de notions communes. Les notions communes universelles, qui appartiennent à tous les corps, dont les corps les plus simples [*corpora simplicissima*], ne sont pas les « notions communes propres ». Seules ces dernières appartiennent *stricto sensu* aux corps très composés. Gueroult affirme que c'est effectivement la proposition 39 qui a pour tâche de déduire ces notions communes propres. Reprenons le texte, complété cette fois :

---

19. *Op.cit.*, pages 327 et *sqq*. Nous soulignons.

20. Nous avons dit plus haut que le rapprochement avec l'utilisation du *propre* porphyrien nous semblait fécond. Mais il nous semble aussi que le geste spinoziste, avant les naturalistes, consiste précisément à désolidariser la compréhension du critère comparatif simultané qu'est l'aptitude d'un engagement ontologique sur la nature de ce critère : propriété fixe, essentielle, ou au contraire seulement historiquement située. Spinoza laisse ouverte la possibilité de réformer ce tableau, en fonction des connaissances scientifiques d'une époque. L'aptitude ne signale qu'une appartenance précise et vraiment distinctive d'un groupe d'individus donnés. Il est tout-à-fait possible de lui donner une dimension génétique, au sens où elle repère des processus d'accommodement circonstanciés.

> Les propriétés communes et propres aux corps composés, résultant de la composition entre eux des corps les plus simples, sont des propriétés complexes qui n'appartiennent pas aux corps les plus simples et, de ce fait, sont propres et communes aux diverses espèces composés. Ceux-ci ayant d'autant plus de propriétés communes et propres qu'ils sont plus composés, et toutes les propriétés communes aux corps moins composés se trouvant aussi en eux du fait que ceux-ci en sont les parties composantes, il y a, parallèlement à la hiérarchie des corps composés ou Individus, une hiérarchie de propriétés communes et propres, d'une généralité décroissante et d'une complexité croissante. [...] On doit concevoir que, à chaque fois qu'un degré de composition est franchi dans les corps, une nouvelle notion plus complexe apparaît corrélativement dans toutes les âmes de ces corps, et leur est à la fois commune et propre.

Cette seconde exigence est celle d'une identité stricte entre la propriété complexe possédée par un individu d'une part et la même propriété telle qu'elle se trouve dans un autre individu *et* dans le tout qui unit ces deux individus. Ainsi se forme un groupe, un genre ou une espèce selon la nouvelle logique spinoziste des aptitudes comme propriétés communes propres. Or Spinoza brouille de ce point de vue les catégories.

Si l'on se rapporte à l'analyse de Gueroult, « [o]n doit concevoir que, à chaque fois qu'un degré de composition est franchi dans les corps, une nouvelle notion plus complexe apparaît corrélativement dans toutes les âmes de ces corps, et leur est à la fois commune et propre ». Le propos est presque buffonien en ce que la tentative de dégager des notions communes propres va précisément de pair avec l'ambition de circonscrire les choses naturelles jusqu'à leur niveau individuel. Une seule phrase de Buffon tendrait à accréditer le rapprochement avec cette compréhension spinoziste, dans le début de son « Premier Discours » :

> Il y a une espèce de force de génie et de courage d'esprit à pouvoir envisager, sans s'étonner, la nature dans la multitude innombrable de ses productions, et à se croire capable de les comprendre et de les comparer [...] et l'on peut dire que l'amour de l'étude de la nature suppose dans l'esprit deux qualités qui paraissent opposées, les grandes vues d'un génie ardent qui embrasse tout d'un coup d'œil, et les petites attentions d'un instinct laborieux qui ne s'attache qu'à un seul point.

Or, le propos de Spinoza, restauré par Gueroult et qui joue contre l'interprétation de Foucault, est que ces notions dégagées sont réellement et concrètement dans la Nature elle-même. Ces notions sont à la fois compréhensibles pour un observateur des individus aptes qui sont affectés de variations sur leurs parties de composition, d'une part, et pour les individus aptes eux-mêmes, d'autre part. Nous avons vu plus haut que la compréhension d'une existence réelle de propriétés communes universelles et propres semblait également adoptée par Buffon, qui est pourtant le naturaliste le plus sceptique à l'égard des classifications de méthode et de système. Par un raisonnement *a fortiori*, il aurait donc été étonnant que les

naturalistes plus réalistes refusent l'existence de notions communes propres réellement présentes dans la nature, expliquant à la fois la possibilité d'un tableau simultané de toutes les espèces et l'histoire évolutive liée aux variables affectant les parties anatomiques des spécimens. Nous comprenons alors différemment la déclaration d'Adanson citée plus haut par Foucault : la méthode est un arrangement « de faits rapprochés par des convenances ou des ressemblances quelconques, que l'on exprime par une notion générale et applicable à tous ces objets, sans cependant regarder cette notion fondamentale ou ce principe comme absolu ni invariable, ni si général qu'il ne puisse souffrir d'exception ». Les propriétés communes peuvent être singulières, elles permettent que l'on réarrange les groupes selon des appartenances qui rendent le contenu de la classification modifiable, mais sa forme globalement correcte et fixe.

De la même façon, pour les autres naturalistes du XVIII[e] siècle, il semble qu'il existait réellement des propriétés communes propres aux choses, et ces propriétés communes pouvaient être retranscrites sous la forme de notions. Le travail du naturaliste était alors, justement, de trouver et d'établir ces points de comparaison rendant compte des convenances des choses entre elles afin d'en établir les véritables distinctions, à la façon de la méthode et du système. La trame conceptuelle d'*aptus* chez Spinoza, ancrée dans cette logique des convenances en nature elles-mêmes fondées sur les propriétés communes, semble configurée d'une façon que les futurs savants puissent restituer des différences et des appartenances sur fond de communauté.

Or, que ces notions soient réellement dans les choses, dans les individus et dans les propriétés communes propres permettant de les comparer n'indique pas nécessairement qu'elles soient opposées à toute historicité. Chez Spinoza par exemple, la bonne classification, qui se fait selon ces notions par opposition à la classification hasardeuse de l'ordre commun de la nature, ne correspond pas à une opposition entre une catégorisation fixiste et une catégorisation historique. Pour reprendre les mots de Foucault, « la série temporelle intérieure » des individus, changeante et susceptible d'évolution, est intégrée de façon modifiable dans le tableau comparatif. Le fait que ce tableau institue une classification simultanée de *tous* les autres individus n'empêche pas que les variables affectives d'un groupe puissent entraîner une reconfiguration des cases du tableau. L'histoire de ces modifications n'entraîne pas pour autant la disparition du tableau lui-même, ni de sa dimension simultanée, donc non-historique.

Conclusion

Foucault, dans son commentaire, propose plusieurs types d'intégration des histoires individuelles dans la simultanéité du tableau de classement. Il est certain que son analyse porte indéniablement ses fruits, qu'elle s'adresse

à Bonnet ou à Maupertuis explicitement, ou à Spinoza lui-même implicitement : l'ensemble des variables permettant la classification des caractères, et même leur apparition dans le temps, est comprise dans la simultanéité complète de tous les possibles actualisés.

Il reste un point, néanmoins, où Spinoza pourrait avoir informé par avance les naturalistes du XVIII^{e} siècle de l'impasse dans laquelle ils se trouveraient s'ils tentaient de concevoir l'Histoire Naturelle comme l'intégration – tributaire des temporalités d'apparition de caractères essentiels – de propriétés définitoires dans la simultanéité logique d'un tableau fixiste et néo-aristotélicien. Car la considération d'une variable inédite, à savoir celle des aptitudes (Foucault utilise lui-même le terme pour Maupertuis) à être affecté, doit être comprise non seulement comme la prise en compte de l'histoire adaptative des individus face à leur environnement (Spinoza parle surtout de causes extérieures et de circonstances), mais aussi comme celle de l'histoire de l'observation et de la comparaison simultanée faites par le naturaliste. C'est sur cette question que l'on pourra peut-être trouver, par-delà le naturalisme du XVIII^{e} siècle, un recours en Spinoza, comme penseur laissant ouverte la possibilité d'un tableau de classification intégrant des variables issues d'une histoire (dans les prémisses de physique, c'est ce refus de considérer la *nature* des individus qui joue le rôle d'une ouverture aux nouvelles observations scientifiques), mais dont la forme elle-même doit être comprise comme éternelle.